

LA RELIGION ET LE POLITIQUE DANS L'HISTORICITE DE L'AMERIQUE LATINE

INTRODUCTION

Au commencement de l'histoire de l'Amérique Latine il y a, à proprement parler, la guerre entre l'islam et le christianisme. Cette guerre dans la péninsule ibérique avait pris la forme de la reconquête et au niveau régional, de l'espace méditerranéen, ce conflit va se développer sous la forme de l'affrontement entre l'empire ottoman et le monde catholique.

D'une manière générale, il convient de comprendre que l'Ancien Monde - la masse continentale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, l'œcoumène de l'époque - avait développé des rapports marchands extrêmement importants à travers la route terrestre de la soie et la route maritime des épices. Ce qui veut dire que la Chine commerçait, à travers ces deux routes, avec l'Europe Occidentale, et ceci depuis l'époque romaine. La route de la soie commençait à Xi'an, au centre de la Chine, et traversait ce qui, il n'y a pas si longtemps encore, s'appelait le Turkestan russe, pour arriver à Constantinople, qui fut à partir de 395, la capitale de l'Empire d'Orient. Puis, par le moyen des vénitiens, ces produits arrivaient dans l'Empire d'Occident.

A l'époque de la reconquête de la péninsule Ibérique - entre 1085, la chute de Tolède, et 1492, la chute de Grenade - la première route de l'œcoumène était la route des épices. Cette route commençait à Canton et après avoir contourné la péninsule de l'Indochine, s'orientait vers le détroit de Malacca (actuelle Singapour) pour arriver ensuite au sud-ouest de l'Inde, le port de Calicut, et après la traversée de la mère des Indes, les bateaux arrivèrent au port d'Aden, dans la péninsule d'Arabie. Puis, les boutres arabes prenaient la mer rouge, et ces produits étaient, par la suite, amenés à dos de chameaux - car le canal de Suez n'existait pas -, jusqu'au port d'Alexandrie. De là, ils étaient embarqués dans des bateaux vénitiens et vendus dans le reste du monde catholique et orthodoxe.

En ce qui concerne ces routes, il convient de remarquer que Marco Polo part en 1271, où après avoir pris la route de la soie, en sens inverse, il arrive à Pékin, en 1274, au moment où les mongols imposent l'Empire yuan aux chinois, avec le Grand Kahn Kubilaï. Marco Polo refait son chemin de retour en empruntant la route des épices en 1294. Un peu plus d'un siècle plus tard, le Marechal Zheng He, sous le règne du deuxième Empereur Ming Jonglé, va réaliser sept expéditions - à la tête d'une flotte de quelques 30.000 hommes - vers l'Arabie, le Kenya et le Zanzibar, entre 1405 et 1433. Et ceci, sans provoquer de désastres démographiques ou sociaux dans les contrées visitées.

Rappelons que la route de la soie cessera de bien fonctionner avec l'Occident, à partir de 1354. Donc, partir du moment où les ottomans traversèrent le détroit des Dardanelles, en occupant Gallipoli, une ville grecque sur le continent européen. Ainsi, la route des épices sera coupée peu à peu par les ottomans, avant la chute de Constantinople le 29 mai 1453. Alors, au début du XVème siècle, la culture du vers à soie avait été introduite en Italie. Mais, les produits de la route des épices - les matières colorantes, les produits dits apothicaires et les épices proprement dites - deviennent de plus en plus rares et chères. Ce qui va pousser les occidentaux à la recherche du rétablissement des liens avec l'extrême orient. Dans ce monde dirigé spirituellement par la papauté, on va assister à l'effacement de Venise et à la montée en puissance de Gènes. Surtout à partir du début de la Guerre de 100 ans et de la disparition des foires de champagne, en 1360.

En effet, la disparition de ces foires va provoquer le développement de l'axe maritime entre Gênes et Amsterdam, en passant par Séville et surtout par Lisbonne. De là, le développement des entreprises maritimes portugaises, avec l'occupation des îles de Madère (1417), les îles des Açores (1427), l'île de Gorée (1444) et les îles du Cap Vert (1456). Notons que les îles des Canaries (les anciennes Îles Fortunés, des Romains), furent redécouvertes en 1402 par les espagnols.

1- Colomb et Alexandre VI

Le choc provoqué dans le monde catholique, par l'avancée des ottomans, dans les terres de l'ancien Empire d'Occident, va conduire à la révision de la vision de cosmos de l'époque. En effet, au Moyen Age le christianisme a développé une vision du cosmos particulièrement rétrécie. Donc, à la différence d'Aristote qui considérait que la terre était ronde - avec une circonférence de 70.000 kilomètres - et qu'elle était le centre du cosmos, le christianisme va développer une vision selon laquelle la terre était plate et entourée d'eaux. Le premier à formuler cette thèse fut Cosmas Indicopleustès, dans sa Topographie Chrétienne, au VIème siècle. Mais, c'est avec Isidore de Séville (mort en 636) que cette vision va atteindre la forme la plus achevée, avec la carte T O, de la Terre dans l'Océan. De sorte que l'Asie occupait la partie supérieure du T, l'Europe la partie gauche de cette lettre et l'Afrique la partie droite. De plus, pour Isidore de Séville, chacun de ces continents était occupé par les descendants des enfants de Noé, en conformité avec l'histoire postérieure au déluge. Ainsi, les enfants de Sem occupaient l'Europe, ceux de Japhet vivaient en Asie et, enfin, ceux de Cham, le fils maudit (Genèse, 9, 25), peuplaient l'Afrique.

Mais, l'histoire du conflit de l'Islam et du Christianisme, a conduit les cosmologues du monde Catholique à s'interroger sur l'être du cosmos. C'est ainsi que La Géographie de Ptolémée (écrite vers 150 de l'ère chrétienne), qui fut traduite du grec en arabe en 825, sera traduite de l'arabe au latin en 1409, par Jacobo d'Angelo, sous le titre d'Al-Majesti, Grande Œuvre, en langue arabe. Le fait est que peu de temps après le siège de Constantinople, le monde d'alors va assister à la fuite des restes de la culture grecque vers l'Italie, ainsi que des données se rapportant à la culture gréco-alexandrine, et notamment les calculs d'Eratosthène (vers 230, avant la datation chrétienne), concernant la circonférence de la terre.

De sorte que la Renaissance italienne - dont le point de départ coïncide avec la chute de Constantinople -, va non seulement consolider le géocentrisme de Ptolémée (proche du géocentrisme aristotélicien), mais en plus intégrer l'idée selon laquelle le degré de la circonférence de la terre était de 56,66 miles. Ce calcul de la valeur du degré avait été fait

par l'astronome perse Alfaghvani, à partir des calculs d'Eratosthène, dont nous venons de parler. Cette thèse va être intégrée par le cosmologue italien Paolo de Toscanelli. Mais, le problème est que Toscanelli ne savait pas que les miles arabes et les miles romains n'avaient pas la même valeur. En tout cas, c'est avec cette erreur qu'il explique ses calculs sur la circonférence de la terre, dans sa lettre à l'Abbé Martins de Lisbonne, et dont Christophe Colomb va prendre connaissance peu après son arrivée dans cette ville, en 1477.

Cette période de l'histoire est, en occident, surtout occupée par l'idée de rétablir les liens avec l'extrême orient. Ce qui va donner le projet portugais de contourner l'Afrique et puis le projet espagnol avec Christophe Colomb, de voyager vers l'occident pour arriver à l'extrême orient. Ces projets vont donner naissance à deux bulles papales. Tout d'abord, la bulle *Romanus Pontifex*, du 8 janvier 1455, de Nicolas V, par laquelle ce Pape donne l'Afrique noire au roi du Portugal. Puis, la bulle *Inter Cætera* du 4 mai 1493, par laquelle le Pape Alexandre VI donne le Nouveau continent à la Reine de Castille et à ses descendants jusqu'à la fin des temps. Rappelons que ces bulles donnent lieu à des corrections, entre l'Espagne et le Portugal. La première correction d'Alcoçavas-Tolède, de 1480, laisse les îles Canaries sous la domination espagnole, tandis que le reste de l'Afrique noire devait être sous la domination portugaise. La correction de l'*Inter Cætera*, va donner lieu, par la suite, au Traité de Tordesillas, de 1494. Ce qui est un véritable partage du monde et déplace les limites de la bulle du 4 mai 1493 vers l'occident. De sorte qu'une partie de ce qui est actuellement le Brésil, tombe sous la domination du Portugal.

Il convient de remarquer que ces donations, ne sont pas des actes inventés par les Papes de l'époque. Il s'agit bien plutôt d'un des trois grands paradigmes bibliques: l'alliance, la donation et la promesse. En effet, dans l'Ancien Testament, il y a deux donations. Tout d'abord la grande donation de la Genèse 15, 18, où l'Eternel dit à Abraham: « Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve de l'Egypte jusqu'au grand

fleuve de l'Euphrate ». Par contre, la petite donation (Genèse 17-8) ne concerne que « le pays de Canaan, en possession perpétuelle ».

La donation est ainsi un acte fondateur propre à cette religion: une instance de légitimation première et fondamentale. Elle fut le ciment des deux empires ibériques, qui, grâce à ces bulles vont se constituer comme des réalités voulues par la Puissance divine. De plus, ces donations sont à la base du marché triangulaire. Au début du XVIème siècle, par exemple, les portugais vendaient des esclaves africains aux espagnols. Car très vite les Antilles vont se trouver à court de main d'œuvre, à cause de l'effondrement démographique. Quoiqu'il convient de remarquer que les portugais ne sont pas entrés dans le continent pour attraper des africains - hommes, femmes et enfants -, comme qui ramasse des œufs abandonnés. L'île de Gorée est à ce niveau-là un modèle. Les habitants des côtes razziaient l'intérieur du continent et vendaient leurs prises aux négriers dans les îles.- Il est, ceci dit, problématique de soutenir comme l'a fait le Pape Benoît XVI, dans son Adresse au Parlement anglais, le 17 septembre 2010, que « c'est le mauvais usage de la raison qui fut à l'origine du trafic des esclaves ». Historiquement ce phénomène fut, comme nous venons de le souligner, le résultat des donations papales de la deuxième moitié du XVème. En tout cas, le concept de la raison, ne faisait pas partie de l'horizon intellectuel de l'époque.

2- De la Conquête au développement de l'ordre colonial.

A proprement parlé, le premier voyage de Christoph Colomb ne fait pas partie de la Conquête. En réalité, ce premier voyage fut la confirmation de l'expérience acquise pendant son séjour au Portugal. Où il eût la possibilité de vivre dans l'île de Madère et de séjourner dans les autres archipels de l'Atlantique nord; où il a compris le vent des Alizés, qui tel les aiguilles d'une montre tourne dans l'hémisphère nord d'est en

ouest dans sa partie inférieure et d'ouest en est dans sa partie supérieure. C'est ainsi que pour aller dans les îles des Açores à partir de Lisbonne, il faut se laisser porter par les vents des Alizés qui mènent vers le sud des îles Canaries. Plus précisément, le sud de l'île du fer. Puis, se laisser porter vers l'ouest. Et ce n'est qu'au bout de quelques jours de navigation, qu'il fallait quitter les Alizés pour prendre le chemin vers le nord et trouver l'île des Açores. Cette route fut découverte par Dinis Dias en 1444 et fut appelé « la volta do mar largo » ou « la volta des Sargasses. » Puis, à partir des Açores, il fallait prendre les vents du nord, des Alizés de retour, pour ainsi arriver à Lisbonne.

Christophe Colomb fera cette expérience, en plus grande, lors de son premier voyage. Cette entreprise fut réalisée après la signature des Capitulations de Santa Fe, avec la Reine Isabelle de Castille, après la chute de Grenade, et la fin de la reconquête, le 1^{er} janvier 1492. Il n'est pas inutile de rappeler que cette année 1492 de l'ère chrétienne, était l'année 5252 du calendrier de l'Ancien Testament. Car pour cette religion, le Cosmos fut créé par l'Eternel de Israël au point de départ de cette datation. De sorte que cette date, contenant deux fois 7, avait une signification très importante, pour un personnage comme Colomb d'origine juive et converti au christianisme. Car cette date donne clairement les chiffres sacrés du judaïsme, contenus dans les sept branches du candélabre d'Israël.

En tout cas, l'année 1492 a vu la chute de Grenade, l'expulsion des juifs, le 30 mars de cette année-là, le voyage de Colomb, pour la découverte du Nouveau Monde, le 3 août, et, enfin l'élection de l'espagnol Rodrigo Borja (appelé Borgia par les italiens) le 11 septembre, comme nouveau Pape, sous le nom d'Alexandre VI. Car cet homme va jouer un rôle de toute première importance dans la Conquête. Plus précisément, dans ce processus qui va conduire à l'anéantissement de ces civilisations et au plus grand effondrement démographique que l'histoire de l'humanité ait jamais connu.

Et cet effondrement démographique fut principalement le résultat

du choc bactériologique. Voici comment l'historien Joseph Pérez nous présente cette affaire: « Les Européens ont introduit en Amérique des maladies contagieuses jusque-là inconnues. Les missionnaires l'avaient remarqués: la seule arrivée des européens dans un village semait la mort parmi les autochtones ; c'était comme si leur haleine leur faisait rendre l'âme. Un banal rhume de cerveau pouvait devenir mortel, à plus forte raison des maladies plus graves. Une épidémie de variole est attestée en 1518-1519; elle détruit alors presque la totalité de la population indienne; les européens, immunisés depuis l'enfance ou plus robustes, résistent mieux. Les soldats de Cortés introduisent le virus au Mexique. De là, l'épidémie gagne le Guatemala, descend vers le sud et atteint l'Empire inca vers 1525-1527. Dans ces régions fortement peuplées, les indiens meurent comme des mouches. Après la variole, ce fut la rougeole (1530-1531), puis, en 1546, une sorte de typhus, et ensuite la grippe en 1558-1559, sans parler de la diphtérie, des oreillons, etc. » (La Légende noire de l'Espagne, Fayard, Paris, 2009, p. 142-143).- Il convient, dès lors, de remarquer que le choc bactériologique ne s'est produit que dans les terres qui n'avaient pas de rapport avec le monde connu d'alors, comme ce fut le cas pour les Amériques, l'Australie, la Nouvelle Zélande et les îles polynésiennes. Pour cette raison, nous ne constatons pas de dégâts lors de l'arrivée des portugais en Inde (1498), en Chine (1513) et au Japon (1542), ou des espagnols aux Philippines: 1521.

A notre connaissance, les premiers historiens qui donnent de l'importance au choc bactériologique - en espagnol: « viruelas y pestilencias » - sont les frères Testas, dans Les Conquistadores, Paris, 1988 et David Stannard, dans The American Holocaust, Oxford Press, 1990. Avant, on tendait à réciter le discours de l'historiographie officielle, où le but était de démontrer que le poids démographique du continent était avant l'arrivée des conquistadores, pour ainsi dire dérisoire. Or, Colomb lui-même, dans les Carnets de son premier voyage nous dit que les îles étaient infiniment peuplées - il emploie le terme « *populantísimas* » -, et que les hommes étaient très gentils et les femmes très belles. Il se montre, bien entendu, choqué du fait qu'ils se

baladaient totalement nus.

Certes, certains chroniqueurs donnent une importance très grande aux crimes commis par les conquistadores eux-mêmes. Comme l'a expliqué Las Casas dans sa Brève Histoire de la destruction des Indes Occidentales - texte connu sous le terme de Brevisima, car il fut rédigé en latin -, où il nous dit dans la Préface, rédigée en 1540 qu'au moment où il écrit ces lignes, il ne restait que 200 personnes originaires de l'île de l'Espagnola. Donc, de cette île où il arriva en 1502, et où il a pu constater l'existence de quelques trois millions de personnes.

En ce qui concerne le poids démographique de cette île, Pierre Chaunu considérait que les chiffres les plus conformes à la réalité seraient de cinq millions, avant l'arrivée de Christophe Colomb. Pour sa part, les démographes de l'école de Berkley parlent de 7 millions pour l'Espagnole, de 25 millions pour la Confédération Aztèque et de 145 millions pour l'ensemble du continent. Mais, malgré cette différence à propos de l'Espagnole, Chaunu nous dit que les chiffres de l'école de Berkley sont incontournables. Le fait est qu'un siècle après la Conquête, il ne resta dans le continent que 4% de la population. Il y a actuellement un consensus général par rapport à ce dernier calcul. Ceci de la même manière qu'il y a un accord sur le fait de constater que dans cette histoire de l'effondrement démographique, il y a des endroits où les populations ont disparu sans laisser ni corps ni mémoires. Car, en plus, les religieux se sont employés à brûler les textes et à détruire leurs sculptures comme l'ont fait Cortés et Zumarraga dans la partie aztèque, et Diego de Landa au Yucatan, pour ne parler que de ces cas.

Cela dit, avant de passer les moments essentiels de l'ordre qui va s'établir dans ce monde entre la Conquête et les indépendances - entre 1493 et 1824 -, il convient de rappeler que le monde pré-américain était non seulement très peuplé, mais qu'en plus il n'était pas un désert spirituel, comme l'a soutenu Jacques Lafaye. En effet, si nous regardons simplement le calendrier, nous constatons, comme va le signaler Alexandre von Humboldt: « Ils avaient une année solaire plus parfaite

que celui des grecs et des romains » (Ensayo Politico sobre el Reino de la Nueva España, Porrúa , Mexico, 1991, p. 52). En réalité, Humboldt aurait dû parler aussi des égyptiens. Car, le calendrier solaire des grecs et des romains était de 364 jours, tandis que celui des égyptiens était de 365 jours. Or, c'est précisément le calendrier égyptien qui va être introduit par Julius César en 44 av. JC et qui était encore en cours à l'époque de la Conquête, sous le nom de calendrier Julien. En tout cas, le calendrier solaire olmèque - de la culture mère de la Mésoamérique - était de 365 et $\frac{1}{4}$. Tel que le calendrier grégorien que nous connaissons actuellement et qui fut introduit par le Pape Grégoire XIII, en octobre 1682. Notons aussi que pour les olmèques, le cosmos était héliocentrique. Ce qui nous montre clairement le glyphe olmèque, lequel existait depuis 1500 avant la datation chrétienne, en même temps que le système des chiffres, avec le chiffre zéro.

Il n'est pas inutile de bien souligner que ce calendrier fut celui des mayas, des zapotèques, ainsi que celui des aztèques. Par conséquent, que le calendrier galactique maya - duquel il est question actuellement, à cause de la date du 21 décembre 2012 -, est une production à part et supérieure au calendrier solaire toltèque. En effet, pour les mayas de l'époque postclassique (900 à 1521), le soleil tourne autour du centre galactique - le « *Yum box ek* », la Grande étoile noire - en 25.920 ans. La date du 21 décembre 2012 de l'ère chrétienne, étant seulement celle où le système solaire devrait traverser l'équateur galactique. Ce qui n'a rien à voir avec l'idée de la fin du monde, et du deuxième retour du Christ - la parousie - développée par les sectes évangéliques américaines. Ce avec quoi on cherche à ridiculiser la culture maya.

Or, en réalité, pour les cosmologues mayas - les Chilam Balam - le cosmos, composé de galaxies, est infini dans le temps et l'espace. Le changement au sein de cet absolu est pour eux le résultat du fait que les galaxies naissent et meurent dans l'infini du temps. Ce qui est une vision du cosmos opposée à celle du Big Bang que nous connaissons actuellement. Rappelons, en tout cas, que dans la cosmologie moderne,

le soleil fut déplacé comme centre du cosmos en 1918 par Harlow Shaplay. Puis, qu'à partir de 1929, Edwin Hubble nous présent un cosmos saturé de galaxies. Et last, but not least, nous savons actuellement que le système solaire tourne au centre de notre galaxie en 200 millions d'années, selon Hubert Reeves. (L'Univers expliqué à mes petits-enfants, Editions du Seuil, Paris, Janvier 2011, p. 119). En tout cas, pour les mayas, le système solaire tourne autour du centre galactique et l'univers infini est composé de galaxies. Lesquelles galaxies naissent et meurent dans l'infini du temps. Tout laisse, donc, penser que de la même manière que pour Giordano Bruno - fin du XVIème, donc avant l'apparition de la lunette à longue vue, en 1608 et particulièrement la lunette de Galilée, 1609 - , l'univers infini est composé d'un nombre immense d'étoiles-soleils, de la même manière pour les mayas de l'époque postclassique – 900 à 1522 – l'univers est composé d'un nombre considérable de galaxies. Car pour la pensée non déterminé par une vision créationniste l'univers est fini ou infini, « *tertium non datur* ». Voilà ce qui est la nouveauté de la vision cosmologique maya. En tout cas, il s'agit de retenir essentiellement que pour les mayas le système solaire tourne autour du centre galactique, comme les autres étoiles de ce système le font. Ce qui veut dire que les calculs concernant le temps de cette révolution sont secondaires, quoiqu'essentiels.

Cela dit, revenons à l'objet même de cet écrit, de cet essai. Rappelons, en effet, que la Conquête proprement dite commence en 1493, avec la donation: l'Inter Cætera. Cette période historique va durer jusqu'aux Nouvelles Lois, du 20 décembre 1492. Donc, selon la logique de ce processus, Dieu a donné ces terres aux rois d'Espagne à perpétuité, et ces rois repartirent ces terres entre ses sujets espagnols, aussi à perpétuité. Ceci, suivant le modèle du livre de Josué, lequel est divisé justement en deux parties: « Conquête du pays de Canaan » (Chapitre 1 à 12), et « Partage du pays de Canaan »: Chapitre 13-24. Donc, suivant ce modèle, la Conquête est suivie de la répartition des terres: « *repartimientos* », en espagnol. Les Lois de Burgos, de 1512, vont employer un terme différent. Il y sera question de « *encomienda* » et les

responsables des « *encomenderos* ». Ceci pour souligner le fait que les amérindiens étaient recommandés aux conquistadores, protégés par eux, et soumis à leur tutelle.

L'esprit de cette entreprise conquérante trouve sa plus haute expression textuelle dans le « *Requerimiento* » (Sommatation), de 1513. En effet, dans ce texte de Juan López Palacios Rubios, il dit que Dieu a créé le ciel et la terre, il y a cinq mille et plus d'années et que son représentant, le Pape, a donné ces terres aux rois d'Espagne et à ses descendants jusqu'à la fin des temps. De sorte que toutes ces terres appartenaient de facto et de jure à ces rois. L'occupation de ces terres est ainsi présentée comme la manifestation de la volonté de Dieu.

La petite histoire nous raconte qu'un jour, à cette époque, un cacique Chibcha, auquel on avait expliqué le « *Requerimiento* », a répondu que ce Pape devait être saoul lorsqu'il a fait la donation, car il a donné ce que ne lui appartenait pas. Bien évidemment, il fut exécuté à cause de cela. Jean-Pierre Marmontel, dans son texte sur les Incas (1777), nous dit, pour sa part, que cette donation fut le plus grand crime du Pape Borgia. En tout cas, cette entreprise a provoqué l'effondrement démographique la plus importante de l'histoire et va être la cause de l'esclavage et de la mort de millions de noirs qui vont occuper le vide laissé par la disparition des indiens. Rappelons que ce trafic va durer officiellement de 1517 à 1885 : 368 ans.

En ce qui concerne cet effondrement démographique, les américanistes sont actuellement d'accord pour dire qu'au bout d'un siècle après le début de la Conquête, il ne restait dans le continent, comme nous l'avons déjà indiqué, que 4% de la population autochtone. Dans certaines régions, la population indigène va disparaître très rapidement. L'exemple le plus connu est celui des Antilles, où la population a pratiquement disparu en moins de cinquante ans, comme l'a signalé Las Casas.

Certes, nous savons actuellement que cet effondrement

démographique ne fut pas uniquement le résultat de l'extermination directe dont parle Las Casas, mais surtout la conséquence des chocs bactériologiques, comme va le souligner Toribio de Benavente, voire des suicides collectifs comme le fait remarquer Garcilaso de la Vega, dans La Floride de l'Inca. Claudio Sánchez Albornoz (1893-1984), parlera plus tard à propos de ces suicides de « desgana vital », de manque de volonté de vie. En mettant entre parenthèse la terreur brutale à laquelle cette population fut soumise, comme va le signaler David Stannard. Rappelons, en tout cas, que pour les Conquistadores, comme pour des chroniqueurs aussi considérés, dans l'historiographie officielle, comme Bernardino de Sahagún et Toribio de Benavente lui-même, les pestilences furent un châtement divin. Comme le furent les plaies de l'Égypte. Car comme le dit l'Éternel lui-même à son peuple: « J'anéantirai toutes les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé » (Jérémie, 46, 28).

C'est précisément cet effondrement démographique qui va conduire Charles Quint à supprimer l'encomienda. Plus précisément, le caractère perpétuel de cette institution, avec les Nouvelles Lois du 20 décembre 1542. D'une manière générale, on attribue ce changement de politique, de la part de l'Empereur, à Las Casas et à la bulle de Paul III, *Sublimis Deus*, du 4 juin 1537. Dans laquelle il est dit que les amérindiens sont des hommes véritables et qu'ils ne doivent pas être soumis à l'esclavage.

En ce qui concerne la dimension humaine des amérindiens, qui fut au centre de la controverse de Valladolid (1550), on a pendant longtemps soutenu que les conquistadores n'ont pas compris que ces gens étaient des êtres humains. On a aussi soutenu que les amérindiens de leur côté croyaient de leur côté que les conquistadores étaient des dieux. Or, comme le dit le philosophe chinois Tchouang Tseu (IV^{ème} avant J-C), le propre de tout animal est de se reconnaître dans son espèce. Ce qui n'est pas difficile de le constater dans le règne animal. Un chien, par exemple, sait que tout chien est un chien et non pas un autre animal. On n'a pas besoin de faire appel à un éthologue pour savoir que c'est ainsi et pas autrement.

On peut, certes, se dire que l'être humain, malgré sa dimension rationnelle est le seul animal capable de se confondre. Et de se dire, par exemple, que les conquistadores et leurs descendants n'ont pas compris que les indiennes et les femmes noires, avec lesquelles ils avaient des rapports, étaient des êtres humains. Qu'il ne s'agissait pas, comme on peut le comprendre aisément, de zoophilie, mais bien des rapports intra-espèce. De là, le métissage. Ce que Jacques Lafaye va expliquer avec un langage particulièrement offensant, peu soucieux, comme on le dit, du politiquement correct. « On n'épousait pas une indienne, mais le commerce avec une ou plusieurs femmes indigènes était admis. Le résultat rapide de cette attitude fut une véritable mutation biologique et l'apparition d'une foule anarchique de bâtards métis, humiliés et revendicatifs » (Les Conquistadores, Editions du Seuil, Paris, 1964, p. 128).

En tout cas, cette absence de reconnaissance n'était pas d'ordre naturel, mais bien d'ordre culturel. Car naturellement, comme le disaient les latins: «*Homo homini homo*»: l'homme est un homme pour l'homme. La non reconnaissance du dissemblable comme n'étant pas partie du genre humain, est précisément ce que nous appelons le racisme. En effet, comme nous le verrons par la suite, ce monde colonial va se construire comme un ordre racialement hiérarchisé, où les amérindiens étaient considérés comme des êtres non rationnels, comme nous l'explique Alexandre von Humboldt, dans son Essai Politique sur le Royaume de la Nouvelle Espagne.

En ce qui concerne le marché triangulaire, nous avons déjà souligné le fait qu'à la base il y a les deux donations papales: la Romanus Pontifex de Nicolas V et l'Inter Cætera d'Alexandre VI. Puis, il y a surtout l'effondrement démographique des Antilles qui va devenir la cause principale. Le fait est que c'est Las Casas qui va demander à Charles Ier d'Espagne - futur Charles Quint, grâce en partie à l'argent de l'esclavage - d'autoriser l'entrée des noirs dans le Nouveau continent, dans son Mémorial de 1517. Pour cette raison, l'Encyclopedia Britanica nous dit, à

propos de cette demande, qui va déclencher la traite atlantique, que Las Casas « must bear the blame for this violation or neglect of moral principal ». (1963, T. 20, p 779).

On peut à présent se poser la question: quelle fut l'importance e la traite atlantique ? Curieusement, Pierre Chaunu, nous donne déjà une réponse très proche de la réalité, en 1958 lorsqu'il dit: « Pour un noir qui arrive et fait souche, dix au moins meurent au point de départ, en cours de route par incapacité de s'adapter ». (L'Amérique Latine, Histoire Universelle, Encyclopédie de la Pléiade, T. III, p. 1094). Cette histoire d'incapacité de s'adapter, comme on peut le comprendre aisément, est une blague de mauvais gout. Ce qui est important ici, c'est la tentative d'une vision globale Tout indique, en effet, que quelques 12 millions de personnes furent embarquées dans les côtes africaines, entre 1517 et 1885. Que la moitié, en moyenne était vendue dans les côtes, après avoir été marquée au feu rouge au visage - *carimbar*, marquer en portugais -, comme preuve du fait que les négriers avaient acquitté le tiers réel, l'impôt d'un tiers de la valeur estimée de l'esclave, destinée au Roi. L'autre moitié mourait soit de maladie, soit de mauvais traitement, soit encore, pour la plus grande partie, parce qu'ils étaient jetés à la mer, car ils étaient trop malades pour être vendus. Humboldt nous dit, à ce propos, qu'ils étaient jetés à la mer comme s'ils étaient de la viande avariée.

Ceci dit, il convient de remarquer que pour chaque personne embarquée, il restait quatre morts sur le continent. Ce fut le coût humain de razzias, réalisées à l'intérieur du continent par les populations des côtes: « Le Royaume Ashanti, le Royaume du Dahomey, les cités Etat à l'orient du delta du Niger et le Royaume du Loango ». (Les Eglises chrétiennes et la traite atlantique du XVème au XIXème siècle, Alphose Quenum, Editions Carthala, Paris, 1993, p. 249). De plus Quenum - qui est prêtre catholique africain -, nous explique qu'en Amérique Latine, l'Eglise était « une puissance négrière » (p. 151).

De sorte que selon ce mode de calcul, des 60 millions de personnes

razziées, il y a 10% qui sont arrivés sur le continent. Ce qu'implique un taux de perte de 90%; donc, de quelques 54 millions de morts. Ce n'est qu'actuellement que nous commençons à avoir une vision claire de l'étendue de ce désastre. Avant on croyait que c'étaient les portugais qui razziaient les côtes et qui choisissaient ceux qui devaient partir. Cela faisait partie de la légende rose, de surhommes plein de bons sentiments. Ils disaient, comme nous l'explique Quenum: « Nous les baptisons et nous leurs donnons la possibilité d'aller au paradis ». (Op. cit, p. 151). Notons que cette vision est bien représentée dans la peinture mosaïque du Musée de l'esclavage de Brazzaville, au Congo, réalisée à la fin des années cinquante du siècle passé.

3- Structuration et fin de l'ordre colonial.

A proprement parlé, l'ordre colonial commence avec les Nouvelles Lois, du 20 Novembre 1542. Dont le but était de mettre fin au caractère perpétuel de l'Encomienda, comme nous venons de le souligner. Ces lois vont provoquer la guerre civile au Pérou. Plus précisément, le soulèvement de Gonzalo de Pizarro - le frère de Francisco Pizarro, le conquérant de l'Empire de Incas - et l'élite des encomenderos. Ce qui conduira à la mort du Vice-Roy Blasco Nuñez de Vela.

Ces évènements vont conduire Charles Quint à modifier les Nouvelles Lois, le 20 octobre 1545. De sorte que l'élite des encomenderos va garder ses droits, donnant ainsi naissance aux futures grands propriétaires terriens, aux grandes familles criollas. Dans la pratique, les Nouvelles Lois vont permettre aux ordres religieux d'hériter l'essentiel des encomiendas, ainsi que le contrôle des résidus des populations indigènes: les « *reducciones* ». Ainsi, les ordres religieux vont se trouver à l'époque colonial, avec l'essentiel des biens immobiliers et la maîtrise des réserves, de la main d'œuvre, des indiens. Bien évidemment, à l'époque

il n'était pas question de réserves - phénomène qui sera institué à partir de 1830 aux Etats-Unis -, mais de *reducciones*, comme nous l'avons déjà souligné.

Ceci dit, avant d'aller plus loin, il convient de remarquer que la formation de l'ordre colonial, n'implique pas la fin de la Conquête. Celle-ci va continuer non seulement pendant la période coloniale, mais aussi après les indépendances. Aussi bien dans l'Amérique anglo-saxonne, mais aussi dans le Cône Sud (Argentine et Chili), comme au Brésil et dans les Guyanes. Il est aussi important de signaler que l'époque coloniale (1542-1824) doit être divisée en deux phases: avant et après l'expulsion des jésuites, en 1767. Ce qui veut dire que pendant la première phase, nous assistons à la domination des ordres religieux, tandis que par la suite nous allons assister à la montée en puissance de l'élite criolla - des espagnols d'Amérique -, qui va réussir à acheter une partie des biens immobiliers des jésuites. Tout indique, à ce propos, qu'avant l'expulsion des jésuites (1767), les ordres religieux contrôlaient l'essentiel des biens immobiliers des colonies hispano-américaines. Après cette expulsion, tout laisse penser que l'élite criolla arriva à contrôler, globalement parlant, la moitié de ces biens.

Ceci dit, le texte le plus important de l'époque coloniale proprement dite fut l'œuvre de Jorge Juan Santacilia et de Antonio de Ulloa. Cet écrit fut rédigé en 1747 et publié par David Barry à Londres en 1886, sous le titre, Nouvelles Secrètes d'Amérique. Dans ce travail, les auteurs espagnols essaient d'expliquer d'une manière distanciée - objective, peut-on dire aussi - l'ordre social de la Vice-Royauté du Pérou. Jusqu'aux indépendances, ces textes circulaient dans l'administration coloniale espagnole et devait permettre à sa hiérarchie de saisir la complexité de l'ordre sociale de ce monde, où les indiens étaient surexploités non seulement par les ordres religieux, mais aussi par les administrations, les criollos et les métisses.

En tout cas, les auteurs nous disent que ce sont les indiens « les véritables esclaves dans ces pays ». (Noticias Secretas de America,

Historia 16, Madrid 1990, p. 530). En parlant de « la mauvaise vie des curés » (p. 530), ils nous disent que ce sont eux qui ont le plus de femmes, qui jouent le plus, et qui boivent le plus. Bref, il n'y a pas de vice qui leur soient étrangers » (p. 526). Pour ce qui est des biens immobiliers, ils nous disent que « les ordres religieux sont ceux qui possèdent les plus grand nombre de fermes » (p. 36). En tout cas, « les fermes dans lesquelles les religieux n'ont pas de droit ni usufruit, sont très rares et la même chose se produit avec les maisons ». (p. 534).

Bien évidemment, cette concentration des richesses n'a pu être possible, sans le dépouillement des terres collectives des indiens. Car elles étaient considérées comme terre sans maîtres, « *res nullis* ». C'est la raison pour laquelle ils proposent « qu'on leur restitue, au moins la moitié des terres dont-ils ont été dépouillés depuis 20 ans » (p. 333). Puis, ils ajoutent: « c'est à notre avis l'unique moyen avec lequel on pourrait arrêter la diminution des indiens ». (Ibidem). Ceci dit, en ce qui concerne cette concentration des richesses, les auteurs des Nouvelles Secrètes, nous expliquent que « La Compagnie (de Jésus) s'est faite très puissante dans les Indes (occidentales) et elle jouit de richesses très grandes... Lui appartiennent les fermes les plus importantes et les plus nombreuses ». (p.541 et s.).

En ce qui concerne la deuxième et la dernière phase de l'époque coloniale espagnole, il est clair que le texte le plus important est le travail de Humboldt sur la Vice Royauté de la Nouvelle Espagne, auquel nous avons fait mention. Et Humboldt nous dit d'une manière lapidaire que « le Mexique est le pays des inégalités ». Puis, il ajoute: « Dans aucune partie du monde il y a une distribution plus effrayante des fortunes, de la civilisation, de la culture des terres et de la population ». (Op. cit. p. 68 et s.).

En ce qui concerne la hiérarchisation ethnique de l'époque coloniale - et qui commence à être surmontée à l'époque actuelle, comme on va le voir plus loin -, il convient de remarquer qu'elle a son point de départ, en tant que phénomène social, dans le statut de la pureté du sang -

« limpieza de la sangre », « pureza etnica » -, comme manifestation de la reconquête, des guerres de religion dans la péninsule ibérique. La première objectivation de ce phénomène se produit à Tolède en 1449. Ce statut de la pureté du sang fut rejeté par le Pape Nicolas V. Mais, le statut de la pureté du sang sera accordé en 1496 par le Pape Alexandre VI, à l'ordre de Saint Jérôme. Puis, il est repris pour l'ensemble de l'Espagne dans la Pragmatique des Rois Catholiques en 1501. En effet, pour ce texte il fallait que les quatre grands pères - « los cuatros costados » - soient de vieux chrétiens, pour avoir accès à une fonction administrative, religieuse ou militaire.

Ce principe de la race supérieure, va donner dans l'Amérique espagnole un ordre ethnique castifié. Lequel est très différent de l'ordre racial qui va se développer dans l'Amérique anglo-saxonne et particulièrement aux Etats-Unis. En effet, dans l'Amérique Espagnole le métis (« la casta »), va être destiné à servir dans les villes, d'où sont très vite exclus les amérindiens. De plus, le métis (ou le mulâtre) sera de par ce système de valeurs racistes, conditionné à considérer comme supérieur le côté du père et à discriminer le côté de la mère. Ce qui explique le racisme des métis par rapport aux indiens, ou du mulâtre par rapport au noir; phénomène qui ne s'est pas effectué dans le monde anglo-saxon. Car, dans ce monde protestant, l'interdit biblique sera respecté - « ne vous mêlez point avec ces nations qui sont restées parmi vous » (Josué, 23, 7) . Mais, ceci ne veut pas dire que les blancs de cette partie des Amériques, n'avaient pas de rapport avec les femmes indiennes ou les femmes noires. Le métissage dans les réserves, comme dans les townships, montre que cette relation n'avait pas été si marginale. Seulement que dans ce monde, cette relation était clandestine et les enfants métis vivaient parmi leurs frères non métis. Tandis que dans le monde ibéro américain, les seigneurs s'affirmaient dans la possession du corps des femmes indiennes et des femmes noires. Mais, les enfants produits par ces relations étaient destinés à servir dans les maisons des maîtres, comme « hijos de casa »: enfants serviteurs.

Il convient de rappeler qu'au début de ce processus conquérant, les espagnols considéraient que ces colonies étaient El Dorado, à cause de l'abondance de l'or, par la suite ils parleront de Notre paradis de Mahomed, à cause de la pédophilie. Quoique d'une manière générale l'homme blanc était le macho par excellence. Pour cette raison, on dit: « Hombre de pelo en pecho, macho por derecho. Que l'homme avec la poitrine poilue, est macho par droit. Or, il ne fait pas oublier que les amérindiens ont peu de poils dans le corps et que les noirs ne sont pas très poilus.

Cela dit, avant de passer à la partie suivante de cet essai, il convient de faire remarquer que la colonie portugaise, le Brésil, a suivi une histoire parallèle à celle de l'Amérique espagnole, avec un certain décalage. Car, non seulement l'occupation de ces territoires fut plus tardive, mais aussi à cause du fait que lorsque la prise de possession a été faite (1532), la population amérindienne avait déjà essentiellement disparu. De sorte que la répartition des terres fut immédiate, sous la forme des 13 célèbres Capitánias Gerais, les « donatarias ». Suivant en cela le schéma biblique de la répartition des terres entre les douze tribus d'Israël, plus la tribu non mentionnée: celle des Lévites. Puis, par la suite ces donations cesseront d'être perpétuelles, comme dans le cas des colonies espagnoles. En tout cas, l'intégration du Portugal dans le Royaume de l'Espagne, entre 1580 et 1640, n'a pas modifié la logique de cette colonisation.

4- De la légitimité religieuse à la légitimité politique.

L'indépendance des colonies ibériques des Amériques, fut avant tout le résultat de guerres napoléoniennes. La rupture avec la légitimité royale, aurait dû conduire à l'émergence du politique. Mais, ce processus n'a pas pu se développer, car malgré la rupture avec la royauté, la

légitimité n'arriva pas à se constituer. En effet, selon son concept et sa réalité, la fin de la légitimité religieuse laisse la place à la légitimité du plus grand nombre.

Ce monde, comme nous l'avons indiqué, était composé de surhommes d'un côté et de sous-hommes de l'autre côté, lesquels constituaient l'immense majorité. Les amérindiens étaient eux-mêmes considérés comme des êtres non rationnels, comme nous l'a indiqué Humboldt. Les noirs n'étaient pas loin de cette condition de l'animalité. Seuls les mélangés étaient considérés comme des êtres rationnels, mais frappés d'indignité, à cause du sang impur. Mais, voilà que dans ce processus d'émergence de l'élite criolla, les troupes de Bonaparte ont envahi l'Espagne, et voilà que ces êtres ont cessé d'être les surhommes qui avaient écrasé les civilisations pré-américaines et qui ramassaient des noirs par centaines de milliers avec les portugais, à l'intérieur d'un continent, peuple de cannibales, descendants, tout comme les indiens, des fils de Cham, le fils maudit de Noé.

De sorte que seuls le criollos pouvaient, dans cette histoire, revendiquer la grandeur et la gloire. Car, c'est eux qui avaient conquis ce monde, comme le rappellera Lope d'Aguires dans une lettre qu'il a écrit à Philippe II, en septembre 1561. Où il lui dit, en le tutoyant: toi et ton père vous vous reposiez, pendant que nous avons conquis ce monde. Donc, ce monde nous appartient par droit de conquête. En effet, à l'époque, pour exprimer cette supériorité, les criollos répétaient l'expression espagnole qui dit: Avant que Dieu ne fût Dieu et les rochers ne furent des roches, les Quiroz étaient des Quiroz et les Velazcos Velazcos. (Antes que Dios fuese Dios y los peñascos peñascos, los Quiroz eran Quiroz y los Velazcos Velazcos). Une explication de texte est probablement nécessaire. En effet, cette forme de conscience se percevait particulièrement ancienne. Elle est, en tout cas, antérieure à la naissance du Christ. Donc, l'exagération vient du fait de dire que cette humanité est antérieure à la formation des rochers. Car, par définition, la nature est antérieure à l'apparition de l'homme, même dans la vision biblique. De

sorte que c'est cette prétention à l'antériorité, par rapport à la nature, qui donne la suffisance de cette suffisance.

Cela dit, revenons sur cet échec dans le dépassement, avec les indépendances, du règne du religieux. Car, il convient de rappeler que l'instance de légitimation historique de ce monde n'est autre que la donation papale: la Bulle *Inter Cætera*. De sorte que la disparition du Roi d'Espagne, en tant qu'instance de légitimation, avec les indépendances, ne pouvait que conduire à la reprise du flambeau du côté des grandes familles. C'est précisément ce qui va se produire avec l'apparition du caudillismo dans le monde hispano-américain.

De plus, il est fondamental de comprendre que le processus d'émergence du politique exige un minimum éthique. En effet, selon les principes de la philosophie politique grecque, à la base du social, il y a le principe de l'égalité en puissance. Car de la même manière que tout être qui appartient à la « *cheneité* » est un chien - en espagnol on dit, à ce propos: « *todo ser perruno es un perro* » -, de la même façon, tout être humain est un être humain. Avant on ne tombait pas dans cette redondance, parce qu'on disait que tout homme était un être humain. Mais depuis qu'il est question de genre masculin et de genre féminin, cette expression a perdu son sens premier et fondamental. En tout cas, le singulier est-ce qui est un numériquement, et l'universalité est-ce qui se manifeste en première instance dans toute singularité, comme nous le dit Aristote dans La Métaphysique, B,4,. Ce qui veut dire que le fondement de l'égalité en puissance est d'ordre ontologique. Or, le minimum éthique réside, précisément, dans la conformité à ce principe. C'est précisément ce que les grecs anciens appelaient l'*isothymia*: l'égalité en dignité. En effet, le thymos « désigne le foyer d'excitation du Soi fière », nous dit Peter Sloterdijk. (Colère et Temps, Essai de politico-psychologie, Paris, 2007, p. 22). Puis, il ajoute que « les hommes ont un sens inné de la dignité et de la justice ». (p. 35).

Par conséquent, la politique proprement dite - le projet de construction d'une communauté d'égaux - ne peut surgir que d'un sol

social où l'égalité en dignité est une force en puissance. Or, comme on peut le constater, cette égalité en puissance n'existait pas à l'époque des indépendances. Seule l'extrême mégalothymie de l'élite criolla avait une raison d'être. Le soi-disant fondement héroïque de leur constitution historique était la cause de tant de suffisance et de son analphabétisme éthique. En effet, pour l'historiographie officielle, la Conquête fut une entreprise de surhommes.

Comme nous l'avons déjà expliqué, l'expulsion des jésuites, fut le point de départ de l'élite criolla. Ce dont le pouvoir royal était au courant. Car, il avait la possibilité de lire le texte des Nouvelles Secrètes d'Amérique, de Jorge Juan et Antonio Ulloa. En effet, dans ce travail il est dit clairement: « qu'il y a chaque fois plus de discorde entre les criollos et les espagnols ». (Op. cit. p.427). Car les espagnols tendaient à dire que les crollons n'étaient pas de sang aussi pur, ce qui les rendaient particulièrement furieux. De plus, selon les commérages de l'époque, les criollos n'étaient pas capables de contrôler un poulailler. En tout cas, l'administration coloniale prévoyait que la révolte contre cet ordre ne pouvait venir que « des criollos et des métisses ». (p. 346).

C'est précisément la connaissance de cet état des choses qui explique que le Conte Aranda (1719-1798) proposa au Roi Charles III, son projet d'indépendances des Vice-Royautés. Rappelons qu'à l'époque, les colonies espagnoles d'Amérique étaient composées de quatre Vice-Royautés: celle de la Nouvelle Espagne, celle du Pérou, celle de la Nouvelle Grenade et celle de la Plata. Quoique dans son plan il ne mentionne que les trois premières, son idée était de mettre un prince espagnol à la tête de chacune de ces Vice-Royautés, avec le titre de Roi et le Roi lui-même devait se donner le titre d'Empereur. Dans son plan, il proposa aussi le maintien de Cuba et Puerto Rico comme seules colonies, afin de stocker les marchandises espagnoles destinées à l'exportation vers ces royaumes.

Il est clair que la mise en pratique de ce plan aurait empêché l'émiettement des Vice-Royautés. Comme cela s'est passé au Brésil. Il

est, en tout cas, important de comprendre que l'absence du minimum éthique, dont nous venons de parler, a empêché le développement du politique. Car selon l'esprit de la philosophie politique grecque, comme nous venons de le signaler, c'est l'égalité en puissance qui mène à la mise en pratique de la raison théorique du politique. Plus précisément, à l'égalité devant le droit (*isonomia*) et à l'égalité devant le pouvoir: *isocratia*. Le but de ce processus étant la création d'une communauté nivelée, grâce à la justice contributive et à la justice distributive.

De sorte que suivant Aristote, l'égalité en puissance mène à l'égalité en acte. « Car la justice selon sa conception démocratique, réside dans l'égalité numérique ». (La Politique, VI, 2). En effet, « dans la démocratie il y a participation de tous à toutes les fonctions, tandis que dans l'oligarchie c'est tout le contraire ». (Op. cit. VII, 9). Car, « l'Etat est une forme de communauté d'égaux en vue de mener la vie la meilleure possible ». (VII, 9).

Dans la pratique, le processus des indépendances va conduire à la désamortisation des biens de l'Eglise, à l'appropriation de terres des communes et des terres des communautés indiennes. De sorte que ce processus de concentration des richesses dans les mains des grandes familles, va conduire à une augmentation plus grande des inégalités sociales. Mais, au sein de cette entreprise d'exploitation totale, nous allons assister à la lutte pour le pouvoir entre les grandes familles. Chaque chef d'une grande famille - des descendants des conquistadors et des premiers colons -, va se considérer comme le seul légitime d'accéder au pouvoir. C'est la période caudilliste, pendant laquelle nous allons assister à la dislocation des Vice-Royautés. Ainsi, dans le cas de la Vice-Royauté de la Nouvelle Espagne, qui reste le modèle dans ce processus, nous allons assister à l'émiettement de cet ensemble. Donc, dans un premier moment à la perte de l'Amérique Centrale (1832) et du Texas (1836). Puis, en 1848, à la perte du nord du Rio Grande, en faveur des Etats-Unis, avec le Traité Guadalupe-Hidalgo. La dictature du général Porfirio Díaz, entre 1876 et 1910, va empêcher la continuation de la

guerre entre les grandes familles, mais va accentuer la prédation des classes les plus pauvres.

Ceci va conduire à l'explosion de la Révolution mexicaine et à la lutte pour la réforme agraire. De sorte que la Révolution mexicaine va mettre en péril les fortunes des grandes familles. De là, la naissance du PRI - du Parti Révolutionnaire Institutionnalisé - en 1929. Cette alliance de grandes familles - des « *benemeritos* »: de ces personnes dignes d'honneur, comme on le disait encore à l'époque -, va permettre à chacun d'accéder au pouvoir, pour un terme de quatre ans. Ce qui lui permettait de s'enrichir d'avantage. Ainsi celui qui est en place, nomme son successeur. C'est la politique dite du « *dedazo* », c'est-à-dire le fait que celui qui est en place désigne son successeur. Ce système de dictature parfaite - comme l'a appelé Mario Vargas Llosa - va durer jusqu'à l'année 2000. Donc, pendant 71 ans. Dans les autres pays - cas de la Bolivie, par exemple -, les coups d'Etat vont assurer l'alternance. Les pactes oligarchiques - à chaque partie son tour -, vont aussi jouer un rôle de première importance, aussi bien au dix-neuvième qu'au vingtième siècle.

Pendant une période, à cause de la Révolution cubaine, à partir de 1959, les avant-gardes agissantes ont cru que la fin du système du marché était la condition de la construction d'une communauté d'égaux. Mais, la terrible expérience du socialisme réel, nous montre qu'on ne peut pas faire l'économie du politique et du droit, et encore moins de l'économie elle-même. La disparition de la mobilité verticale et de l'alternance politique, ne peut mener qu'à la castification du social. Aristote avait déjà souligné le fait que le droit, l'économie et la politique sont des manifestations de l'éthique et que ces moyens, de la raison pratique, existent en vue de l'accomplissement axiologique du social. Il ne peut donc pas y avoir réalisation de la communauté d'égaux, sans la réalisation pleine et entière des possibilités contenues dans le droit, l'économie et la politique.

Marx, pour sa part, considérait - en opposition totale à Aristote - que

la réalisation de la communauté d'égaux, passe nécessairement par la négation de l'économie, du droit et du politique. En tout cas, en ce qui concerne la négation de l'économie, il considérait que la monnaie et la valeur d'échange étaient la manifestation de la vénalité et de la prostitution universelle. Aristote, pour sa part considérait que l'échange était consubstantiel à l'être social. La monnaie - « *nomisma* », de « *nomos* » droit - est un produit de la raison conventionnelle et doit permettre l'accomplissement de la finalité éthique du social. Ceci dit, ce qui pose problème actuellement - pendant cette période de crise universelle -, ce n'est pas l'existence même de la monnaie, mais le fait qu'une nation détienne le droit et le privilège exorbitant d'émettre la monnaie internationale. De ce point de vue-là, l'or n'est pas la monnaie, mais la méta-monnaie. C'est l'universalité de la valeur d'échange qui permet aux nations de se réaliser dans la globalité des rapports. Certains économistes pensent qu'on peut mettre à la place de l'or d'autres matières premières, comme le charbon, l'acier, le pétrole ou le café. Mais ces personnes ne se sont pas posées le problème du stockage et du transport que ces matières exigent. L'histoire nous montre que les métaux précieux - l'or et l'argent métal - sont les matières premières les plus adéquates pour cette finalité.

En tout cas, il s'agit de comprendre que le marché n'est pas une dimension diabolique. Il est la manifestation des besoins que nous avons les uns des autres et qui permet de sauvegarder la vie sociale. Car, comme le disait Aristote: « Il n'y a pas de vie sociale sans échange, échange sans égalité et égalité sans commune mesure ». (Ethique de Nicomaque, V, 14). L'échange implique, dès lors, l'égalité des chances et une commune mesure. De sorte que les échangeurs doivent se trouver sur un pied d'égalité. De là, la nécessité d'un étalon universel, pour assurer l'égalité des chances dans la concurrence internationale. Et sans cet étalon universel, il y aura nécessairement des sociétés qui n'auront pas la possibilité d'assurer la sécurité matérielle et juridique de leurs membres. Car, un Etat en état de nécessité ne peut réaliser sa finalité éthique qui est celle d'assurer le bien-être de sa communauté sociale.

La réalisation du projet politique est, par conséquent, non seulement la concrétisation de ce processus qui va de l'égalité en dignité, à l'égalité juridique, pour s'accomplir dans l'égalité devant le pouvoir, mais aussi la réalisation de ce mouvement qui va créer les conditions de l'égalité des chances dans la concurrence internationale. En effet, dans notre monde globalisé, les êtres humains ne sont pas uniquement partie d'un Etat, mais aussi partie de la communauté internationale. Et le propre de toute partie est de s'occuper du soin du tout. Or, pour nous, ce tout est non seulement l'ordre étatique dans lequel on est inscrit, mais aussi l'ordre international. De là, la nécessité de promouvoir l'égalité des chances et l'équité des accords au niveau des réalités particulières dans lesquelles on est inscrit, mais aussi au niveau de l'ordre international.

Cela dit, le projet politique concerne très concrètement l'ordre des nations. Ce que les grecs anciens avaient très bien compris. Mais, comme nous l'avons indiqué, ce processus ne peut pas se manifester sans un minimum éthique. Et ce minimum éthique est l'égalité en dignité - « *karama* », en arabe -, comme sont en train de l'exprimer présentement les révolutions arabes. Actuellement, ce minimum éthique est le résultat de l'universalité des rapports et de la transparence propre à la globalisation. La prétention à la supériorité raciale est une infamie qui appartient à un passé dépassé. Ceci dit, il s'agit de comprendre que du point de vue purement théorique, la démocratie ne peut pas être réduite à la loi du plus grand nombre. La démocratie implique l'*isocratie*: l'égalité devant le pouvoir: la communauté de citoyens. De sorte que théoriquement parlant, comme l'a très bien compris Cornelius Castoriadis, les soi-disant démocraties des pays développés, sont plutôt des oligarchies libérales.

En tout cas, théoriquement parlant, l'ordre démocratique n'est pas la finalité du politique. En effet, la finalité du politique est, comme nous l'a expliqué Aristote, « la création d'une communauté d'égaux, en vue de mener la vie la meilleure possible ». (La Politique, VII, 8) Et c'est précisément cet ordre que nous appelons l'Etat de justice. Ce qui

implique l'accomplissement de la justice contributive et de la justice distributive et dont la finalité politique est le nivellement social. Donc, le dépassement des inégalités monteuses qui existent dans le monde actuel, aussi bien dans les pays sous-développés que dans les pays dits développés.

Par conséquent, la finalité éthique du politique et le nivellement social et non pas la création d'oligarchies et de ploutocraties de plus en plus éloignés du principe de l'égalité juridique et de l'égalité des chances. Donc, de l'idée même de la justice et de l'équité. Mais, comme nous avons essayé de l'expliquer, ce projet ne peut pas être soutenable, sans le dépassement de l'ordre monétaire international que nous connaissons actuellement, c'est-à-dire de l'ordre de l'étalon-dollar. Car dans ce système la puissance qui possède le droit et le privilège exorbitant d'émettre la monnaie internationale - les Etats-Unis, depuis le 5 avril 1933 -, dispose, par là même, de la capacité de pouvoir conditionner le droit, l'économie et la politique internationale. Et dans un moment historique comme le nôtre qui cherche l'égalité, il n'est ni bon ni souhaitable qu'une société soit supérieure aux autres. Economiquement, cet état de l'ordre du monde - le système néolibéral -, donne à cette puissance la possibilité d'absorber une partie importante des richesses du monde, sans aucune contrepartie réelle. En effet, les Etats-Unis représentent actuellement 4,6% de la population du monde et ils absorbent quelque chose comme 28% des richesses créées dans le monde. Il est clair que ce déséquilibre, cette asymétrie, explique le fait qu'il y ait actuellement autant de misérables dans le monde - on parle du milliard d'en bas qui souffre de la misère et de la famine -, ainsi que des Etats qui ne sont pas capables d'assurer leurs responsabilités par rapport aux membres de leur communauté.

Ceci veut dire que la lutte pour la justice passe actuellement par le nivellement social au sein des nations, et par la lutte pour l'égalité des chances dans la concurrence internationale. En ce qui concerne l'ordre monétaire international - qui est la colonne vertébrale de l'ordre du

monde -, il s'agit, comme nous l'avons signalé plus haut, de dépasser le règne de l'étalon-dollar et de revenir au système de l'étalon-or. Donc, d'un ordre capable de s'autoréguler d'une manière englobante - comme l'a signalé Karl Polanyi, dans son œuvre fondamentale La Grande Transformation, 1943 -, où les pays excédentaires devront fonctionner en libre échange, tandis que les pays déficitaires devront pratiquer le protectionnisme. Dans ce système monétaire, cette différence se réalise d'une manière automatique. Car les pays déficitaires, par exemple, constatant la diminution de leurs réserves or, doivent faire en sorte de pouvoir exporter plus de ce qu'ils importent. Les pays excédentaires constatant le phénomène contraire, se trouvent en conditions d'importer plus de ce qu'ils exportent. De là, la nécessité de bannir toute forme de dumping: des subventions à la production et aux exportations, surtout dans le domaine agricole.

Le retour à l'étalon-or, ne veut pas dire le retour au système monétaire du dix-neuvième, au monométallisme. Car, si on veut éviter les crises de surproduction de cette époque, il faut revenir au bimétallisme. De sorte que les réserves or doivent garantir les échanges au niveau international, tandis que la monnaie destinée à garantir les échanges au niveau interne, devra être garantie par l'argent métal. Ceci n'exclut pas le fait de l'existence de nations où la monnaie peut ne pas être garantie par les réserves métalliques.

En tout état de cause, quel que soit l'ordre monétaire interne, il s'agit de comprendre que la monnaie fait partie de la chose publique. De là, la nécessité de faire la différence entre les banques d'affaires et les banques commerciales: entre les banques orientées vers la spéculation et les banques d'investissements. Rappelons que cette distinction fut introduite par la Glass-Steagal Act, du 16 juin 1933 et qu'elle reste pertinente de nos jours. Car, un système mixte de banques universelles peut conduire une nation à la banqueroute, comme nous le montre l'expérience du désastre islandais de 2008 et celle du désastre irlandais de 2010.

Il reste donc raisonnable de considérer que les banques de dépôts et d'investissements - généralement garanties par les Etats - doivent appartenir au secteur public et doivent être considérées comme un service public. Le but étant d'éviter au sein de ce système toute spéculation problématique et toute pratique usurière, pour éviter le surendettement des personnes physiques et morales.

Tout laisse à penser que le retour à l'étalon-or, sous sa forme bimétallique, est à l'ordre du jour. En ce qui concerne le prix de l'or, rappelons que lors de la Confiscation Act de Roosevelt, du 5 avril 1933 - qui est le point de départ du règne du billet vert -, l'once d'or valait 20 dollars. Elle est passée à 35 dollars, avec la Gold Reserve Act, du 30 janvier 1934, et a gardé cette parité, jusqu'au 17 mars 1968. L'once d'or est actuellement - 13 juillet 2011 - à 1571 dollars. Tout indique que bientôt, l'or dépassera 2.000 dollars l'once et qu'il arrivera à multiplier sa valeur par 100, en un peu plus de 78 ans. Pour le moment, le règne du billet vert a réussi à se maintenir grâce à la démonétisation du métal jaune, avec les Accords de Jamaïque, du 8 janvier 1976 et aux Accords de Washington de septembre 2004 qui ont poussé beaucoup de banques centrales à vendre une partie importante de leurs réserves, cas notamment de la Banque d'Angleterre et de la Banque de France.

Mais, ce qui devrait faire monter considérablement le prix de l'or, c'est la crise des bons publics des pays développés qui est déjà en marche dans le cas de la Grèce, de l'Irlande, du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie. Crise qui devrait surtout toucher le vaste marché des bons du Trésor des Etats-Unis. Or, il convient de le savoir, l'essentiel de ces bons publics sont détenus par les banques centrales des pays émergents. Dont les célèbres BRICSAM - Brésil, Russie, Inde Chine, Afrique du Sud et Mexique - sont la manifestation. Rappelons que ces pays n'ont pas été touchés par la crise des bons pourris américains - adossés aux hypothèques subprime - qui a commencé à se manifester le 9 août 2007. A l'époque, les banques de ces pays n'avaient pas assez d'argent pour investir dans ces actifs. Certes, alors, ces pays connaissaient le boom des

exportations, et la dépréciation du billet vert a permis la réduction de leur dette extérieure. Le cas du Brésil est particulièrement exemplaire. En effet, fin 2001 la dette extérieure du Brésil était de 250 milliards de dollars. La baisse du dollar consécutive à l'apparition effective de l'euro, va faire qu'en 2010, le Brésil a presque atteint les 200 milliards dans la valeur d'exportations et que ses réserves - essentiellement en bons du trésor américain -, sont actuellement (mi-août 2011) de l'ordre de 351 milliards de dollars. Ce qui fait que le Brésil contrôle présentement la 6^{ème} réserve en devises du monde.

Mais, c'est la Chine - sans compter les réserves de Hong-Kong - qui contrôle actuellement les réserves en devises les plus importantes du monde. Elles atteignent 3.200 milliards à la fin du premier semestre 2011. De sorte que la crise des obligations publiques qui est déjà en marche, comme nous venons de l'indiquer, devrait provoquer une crise dévastatrice du Système Monétaire International que nous connaissons. Or, il ne faut pas oublier que les pays émergents contrôlent actuellement quelque chose comme le 80% des réserves en devises du monde. Dont les $\frac{3}{4}$ seraient en US dollars.

Certes, la Réserve Fédérale a réussi, jusqu'à présent, à éviter l'effondrement de ce marché, avec ses programmes d'émission monétaire. Les célèbres QE (*Quantitative easing*), des programmes d'émission monétaire. Le premier de 2009, fut de 300 milliards de dollars. Le deuxième de 600 milliards de dollars vient de prendre fin - juin 2011- et a conduit la Réserve Fédérale à produire 600 milliards de dollars en huit mois. Cet argent a servi à acheter des bons du Trésor américain de 30 et 10 ans sur le marché international, pour éviter leur effondrement.

Tout indique, par conséquent, que l'ordre du monde que nous connaissons, depuis 1933, arrive à son terme. Et que des ruines de cet ordre, profondément injuste, devra émerger un nouvel ordonnancement du monde capable d'assumer et promouvoir le nivellement social au sein des nations et l'égalité des chances dans la concurrence internationale.

Postface

Le lecteur patient qui s'est donné la peine de terminer la lecture de cet essai, peut se poser la question de savoir, pourquoi ce texte est aussi plein de citations d'Aristote et de références à la philosophie politique grecque. En effet, dans cette tentative de compréhension de cette partie de l'histoire universelle, il s'agit de saisir non seulement la logique de ce mouvement, pour montrer, comme le disait Hegel, que l'histoire du monde est le jugement du monde, mais aussi de rappeler que les catégories du politique - et de l'éthique qui lui sont consubstantielles -, sont les produits de cette pensée. En tout cas, de souligner que les valeurs de ce savoir, ne sont pas le produit de l'histoire moderne, comme certains le pensent, mais plutôt le résultat d'une réflexion plus ancienne. Ce n'est donc pas avec des valeurs modernes que nous réfléchissons l'histoire de l'Amérique Latine, mais bien à partir de valeurs d'ordre universel.

Car, contrairement à la lecture d'Aristote faite par Juan Inés de Sepúlveda - selon laquelle le stagirite était le philosophe de l'esclavage -, nous pensons qu'à la base de sa pensée, il y a non seulement l'idée selon laquelle le projet politique conduit au dépassement des rapports coutumiers, mais aussi l'idée selon laquelle le principe de l'égalité est le point de départ et la fin de ce processus. Le but étant, comme nous l'avons souligné, la création d'une communauté d'égaux. D'ailleurs, tous les étudiants de politique savent que pour Aristote « l'homme est par nature un animal politique ». (La Politique, I,1) Car, « la nature d'une chose est sa fin ». (Ibidem). Et la fin du processus politique est, justement, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, la création d'une communauté d'égaux en vue de bien vivre. Donc, la dimension du politique n'est pas propre à seulement quelques variantes de l'humain, comme l'a pensé jusqu'à présent un certain discours raciste. Par

conséquent, en ce qui concerne l'interprétation de La Politique d'Aristote, nous avons le choix de lire ce texte, soit à partir de la thèse selon laquelle il y a des hommes qui sont esclaves par nature, et la thèse selon laquelle l'être humain – donc, tous les hommes et les femmes – est par nature un animal politique.

Par conséquent, la thèse de Thomas Gomez selon laquelle, à l'époque, « la personnalité des indiens fut mesurée à l'aune de la philosophie aristotélicienne, afin d'être considérés comme esclaves « *a natura* », (Droit de Conquête et droit des Indiens, Armand Collin, Paris 1996, p. 113), est donc une thèse particulièrement problématique. On peut comprendre qu'à l'époque, sous le règne de l'obscurantisme et la terreur de l'Inquisition, les personnes n'avaient pas la possibilité de lire d'une manière adéquate l'œuvre d'Aristote. Car, il ne faut pas oublier que la dimension du politique était inaccessible à l'esprit de cette époque. Mais, en tout cas, il est absurde d'attribuer à Aristote le désastre humain et culturel de la Conquête.

En ce qui concerne l'œuvre d'Aristote, il ne faut pas oublier que nous n'avons pas hérité des originaux. Les textes les plus proches des originaux se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie. Mais, la destruction des parchemins et des papyrus de cette bibliothèque, après la Conquête musulmane de 642, a fait que la plupart de ses écrits - et surtout La Politique - nous sont parvenus très altérés. Car, il ne faut pas oublier qu'à l'époque les textes en circulation étaient le résultat des copies manuscrites. Et les copistes se trompaient beaucoup. Puis, il est évident que pour l'esprit de ces époques il était important de présenter principalement La Politique du Philosophe comme étant un texte esclavagiste. De là, les problèmes d'interprétation que posent ces textes. Mais, à force de travailler, nous nous rendons compte qu'il y a dans ces textes une cohérence autre, fondamentale. Et que cette dimension est très importante aussi pour notre moment historique. En tout cas, nous ne pouvons pas déduire le devoir-être du monde à partir de sa facticité, mais à partir de la réflexion d'ordre universelle. Car le logos, comme

nous le dit Platon, est ce discours qui réfléchit à partir des valeurs d'ordre universel.

En tout cas, les valeurs humanistes et politiques ont été les produits de la philosophie grecque. C'est à partir de cette source que nous essayons de réfléchir l'histoire et le devenir autre du monde. Penser ce processus à partir de l'esprit de l'Inquisition espagnole serait, comme on peut le comprendre aisément, une aberration absolue. Or, l'historiographie officielle de la Conquête est le produit, précisément, de cet esprit.

Norman Palma

Paris, le 18 septembre 2011
